Philosophia Scientiæ

Travaux d'histoire et de philosophie des sciences

25-2 | 2021

Mathématique et philosophie leibniziennes à la
lumière des manuscrits inédits

A priori, catégories et pragmatisme : la percée de C. I. Lewis. Présentation de la traduction française de « A pragmatic conception of the *a priori* » (1923)

*A priori, Categories and Pragmatism : C. I. Lewis's Pathbreaking Contribution.
Introduction to the French translation of "A Pragmatic Conception of the
A Priori" (1923)*

Henri Wagner

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosophiascientiae/2914>

DOI : 10.4000/philosophiascientiae.2914

ISSN : 1775-4283

Éditeur

Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 25 mai 2021

Pagination : 179-193

ISBN : 978-2-38072-015-0

ISSN : 1281-2463

Référence électronique

Henri Wagner, « *A priori*, catégories et pragmatisme : la percée de C. I. Lewis. Présentation de la traduction française de « A pragmatic conception of the *a priori* » (1923) », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 25-2 | 2021, mis en ligne le 12 juillet 2021, consulté le 04 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/2914> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.2914>

Tous droits réservés

***A priori*, catégories et pragmatisme: la percée de C.I. Lewis. Présentation de la traduction française de “A pragmatic conception of the *a priori*” (1923)**

Henri Wagner

Université Bordeaux Montaigne, SPH (France)

Résumé : Nous traduisons, pour la première fois en langue française, l’essai célèbre de Clarence Irving Lewis (1883-1964), « A pragmatic conception of the *a priori* » (1923). Cette traduction est précédée d’une introduction revenant sur les deux moments argumentatifs clés de la refonte par Lewis des notions d’*a priori* et de catégorie : (1) la critique des conceptions traditionnelles de l’*a priori* et de la manière dont elles comprennent les deux éléments constitutifs du concept d’*a priori*, à savoir la nécessité et l’indépendance à l’égard de l’expérience ; (2) l’alternative que C.I. Lewis élabore en lieu et place de ces conceptions et qui peut être entendue comme une conception tout à la fois pratique et pragmatique de l’*a priori* et des catégories. C’est la pièce angulaire du pragmatisme conceptuel élaboré dans le maître ouvrage de C. I. Lewis, *Mind and the World Order* (1929) qui se trouve ainsi élucidée.

Abstract: We translate, for the first time in French, the seminal article by Clarence Irving Lewis (1883-1964), “A pragmatic conception of the *a priori*” (1923). This translation is accompanied by an introduction reviewing the two key argumentative moments which underly Lewis’s reconception of the *a priori* and of the categories: (1) The criticism of the traditional conceptions of the *a priori* and of the way they understand the two constitutive elements of the concept of the *a priori*, namely necessity and the independence from experience; (2) The alternative conception that Lewis elaborates in place of these conceptions and that may be labelled a pragmatic and practical conception of the *a priori* and of the categories. In this way, the cornerstone of the conceptual pragmatism developed and vindicated in his 1929 masterpiece *Mind and the World Order* is elucidated.

1 Présentation

« A pragmatic conception of the *a priori* » est sans doute l'écrit de C. I. Lewis le plus célèbre. Il condense certains des éléments d'une conception de l'*a priori* qui marqua profondément toute une génération de philosophes (dont W. V. Quine, N. Goodman, A. Pap, R. Chisholm, T. Kuhn, S. Cavell ou K. Donnellan) et qui constitue le cœur du « pragmatisme conceptuel » élaboré et défendu dans son maître ouvrage de 1929, *Mind and the World Order* [Lewis 1929, xi].

Lewis avait auparavant acquis une réputation dans le champ de la philosophie de la logique de sorte qu'on a pu affirmer qu'il représentait « la première figure majeure dans l'histoire et la philosophie de la logique » [Corcoran 2006], [voir Lewis 1970, 13]. Deux contributions sont particulièrement remarquables : (1) son invention de la logique modale propositionnelle et la critique qu'il administre de la conception russellienne de l'implication et de la conséquence logique¹ ; (2) l'ouvrage *A Survey of Symbolic Logic* [Lewis 1918] qui constitue la première histoire de la logique en langue anglaise et dans laquelle Lewis trace une distinction cruciale entre conception orthodoxe ou logiciste de la logique, exemplifiée par les *Principia Mathematica* [Whitehead & Russell 1910-1913], et une conception hétérodoxe ou formaliste de la logique, exemplifiée par les travaux de Kempe et de Royce².

Quoique ces travaux constituent des contributions majeures et jouent un rôle décisif dans la généalogie du pragmatisme conceptuel [Lewis 1929, vii], ce n'est qu'avec « A pragmatic conception of the *a priori* » que Lewis entreprend une refonte générale des notions cardinales de la théorie de la connaissance et de la métaphysique dont, au premier chef, celles d'*a priori* et de catégories. En ce sens, l'essai de 1923 pourrait bien constituer la meilleure introduction qui soit au pragmatisme conceptuel de Lewis.

Celui-ci se décline en trois thèses majeures dont *Mind and the World Order* constitue l'argument :

1. Sur ce point, voir [Lewis 1912, 1914, 1917] et [Murphey 2005, chap. 3], [Shieh s. d., chap. 1-2].

2. Voir plus précisément [Lewis 1918, 354-362]. Cette distinction fait écho aux distinctions leibnizienne et fré géenne. En traçant cette distinction, Lewis a sûrement à l'esprit la discussion par Royce du contraste entre les approches respectives de la logique de Russell et de Kempe [Royce 1913, §23-24]. Cette distinction aura un rôle crucial dans l'émergence de la métamathématique : dans sa démonstration de la complétude sémantique du fragment de calcul propositionnel des *Principia Mathematica* (le premier résultat métamathématique portant sur les *Principia*), Emil Post s'appuie sur une conception hétérodoxe de la logique. Voir, à ce sujet, [Post 1921, 164-165] et [Dreben & van Heijenoort 1986, 45-46]. Enfin, cette distinction anticipe à bien des égards la célèbre distinction de J. van Heijenoort entre logique comme langage et logique comme calcul.

(1) Une vérité *a priori* est définitoire par nature [*definitive in nature*³] et provient exclusivement de l'analyse des concepts. Que la *réalité* puisse être délimitée *a priori*, cela est dû, non pas à des formes de l'intuition ou à des catégories qui confinent le contenu de l'expérience, mais simplement au fait que tout ce qui est dénommé « réel » doit être discriminé dans l'expérience par des critères qui sont antérieurement déterminés. (2) Quoique le délinéament des concepts soit *a priori*, l'application d'un concept particulier à une expérience donnée particulière est hypothétique ; le choix des systèmes conceptuels à appliquer est instrumental ou pragmatique et la vérité empirique n'est jamais davantage que probable. (3) Que l'expérience en général soit susceptible d'une interprétation conceptuelle, cela ne requiert aucune supposition particulière et métaphysique à propos de la conformité de l'expérience à l'esprit ou à ses catégories ; il ne pourrait pas de manière concevable en être autrement. [Lewis 1929, x]

Quoique ces trois thèses ne soient pas aussi clairement explicitées dans l'essai de 1923 que dans l'ouvrage de 1929, elles s'y trouvent comme à l'état d'esquisse dans la reconfiguration des notions de nécessité et d'indépendance à l'égard de l'expérience à laquelle C. I. Lewis nous invite.

Cette reconfiguration répond au diagnostic sur lequel s'ouvre notre essai : les conceptions traditionnelles de l'*a priori* sont désormais obsolètes. S'il en est ainsi, c'est qu'elles se montrent incapables de rendre compte des nouveaux développements en logique (la révolution logique opérée par Peirce, Frege et Russell ; le développement d'une pluralité de systèmes logiques consistants), en mathématiques (l'émergence des géométries non-euclidiennes) et en physique (la mécanique quantique et la théorie de la relativité). Les conceptions traditionnelles de l'*a priori* n'ont pas compris la signification philosophique de l'histoire récente de la logique, des mathématiques et de la physique. Aux yeux de Lewis, ce retard de la philosophie sur ces disciplines ne saurait être pallié que par une attention accrue à l'égard de ces nouveaux développements seule à même de frayer la voie à une nouvelle conception des catégories et de l'*a priori*.

La conviction centrale qui anime le projet de Lewis peut être formulée comme suit : « chaque changement fondamental dans la manière dont le sujet

3. Nous traduisons « *definitive* » par « définitoire » et non par « définitionnel » ou « définitif » pour la raison suivante : « *definitive* » peut s'employer pour qualifier ce qui a pour fonction de définir mais également ce qui fait autorité et est constitutif, ce qui est irrévocable voire ce qui est arrêté (une décision par exemple). Or, ces différentes connotations sont toutes engagées dans l'usage par Lewis de « *definitive* » pour qualifier les critères, concepts ou lois. De ce fait, « définitionnel » et « définitif » étaient tous deux insuffisants (puisque « définitionnel » renvoie seulement à la notion de définition et « définitif » renvoie à ce qui est arrêté et irrévocable mais sans exprimer l'aspect définitionnel), tandis que l'usage attesté de « définitoire », ainsi que son étymologie latine sont plus propres à véhiculer ces différentes connotations.

de [ces disciplines] est conçu est, tôt ou tard, assuré d'avoir des répercussions en épistémologie » [Lewis 1929, vii, ix]. En ouverture de sa thèse de 1920 [Reichenbach 1920], Reichenbach émettait un diagnostic similaire :

La théorie de la relativité d'Einstein a grandement affecté les principes fondamentaux de l'épistémologie. Il ne sert à rien de nier ce fait ou de prétendre que la théorie physique n'a modifié que les concepts de la physique tandis que les vérités philosophiques demeurent inviolées. [Reichenbach 1920, 1], [Franco 2020]

Reichenbach et Lewis s'accordent ainsi pour considérer que les conceptions traditionnelles de l'*a priori* sont mises à mal par les récents développements scientifiques. Cette « désagrégation de l'*a priori* » [Reichenbach 1935, 31–32] trouve son expression paradigmatique dans la critique en règle du concept kantien de synthétique *a priori*, de son extension et de son applicabilité d'une part, de sa cohérence et de son intelligibilité d'autre part⁴. Quoique cette critique mène à la thèse d'une coextensionnalité de l'analytique et de l'*a priori* [Lewis 1929, x, 37, 231, 433], elle est bien plus radicale que la simple restriction du domaine d'application d'un concept, l'*a priori*, dont les marques caractéristiques seraient encore conçues en accord avec les conceptions traditionnelles. Les nouveaux développements scientifiques n'apportent certes pas de leçon univoque quant à la manière dont on doit dorénavant concevoir l'*a priori* et les catégories, mais ils conduisent à poser à nouveaux frais un certain nombre de problèmes afférents à la nature de l'*a priori* et des catégories ainsi qu'au rapport entre *a priori* et expérience. Même si les conceptions traditionnelles de l'*a priori* se sont avérées intenables, il n'en reste pas moins que, selon Lewis, les deux traits qu'elles ont identifiés comme caractéristiques de l'*a priori*, à savoir la nécessité et l'indépendance à l'égard de l'expérience, sont bel et bien des marques de l'*a priori*. Le problème tient à ce qu'elles se sont méprises sur ces deux marques. La stratégie de Lewis consiste alors à refondre ces deux notions tout en s'efforçant de conserver le noyau de vérité présent dans les conceptions traditionnelles [Lewis 1929, 196, 232].

L'une des deux méprises majeures de ces conceptions consiste à comprendre la relation de l'*a priori* à l'esprit en concevant la nécessité propre à l'*a priori* comme ce à quoi l'esprit est inéluctablement soumis, ce à quoi il est contraint de donner son approbation [Lewis 1929, 196, 211, 224]. De là, l'*a priori* est compris comme ce qui, invariant et absolu, n'admet aucune alternative intelligible [Lewis 1929, 196]. Or, Lewis cherche à montrer que la nécessité propre à l'*a priori* combine de manière cohérente à la fois l'irréductibilité à une forme d'indéniability psychologique et la concevabilité d'alternatives. L'un des arguments avancés dans « A pragmatic conception of the *a priori* » consiste à distinguer deux acceptions du terme « nécessaire » selon que le nécessaire s'oppose au contingent ou selon qu'il s'oppose au volontaire [Lewis 1929, 196–197]. Cette distinction conduit Lewis à soutenir que la nécessité propre à

4. C'est le point de départ des « Lectures on Carnap » que, de retour de son séjour européen, le jeune Quine délivra à Harvard en 1934. Voir [Quine 1934].

l'a priori s'oppose non pas au volontaire (selon une entente psychologue de la nécessité propre à *l'a priori*, mais au contingent). Les conceptions traditionnelles ont assimilé par erreur la nécessité propre à *l'a priori* à ce qui ne relève pas de la volonté mais s'y oppose ou à ce qui s'impose à nous.

La critique de Lewis est en partie dirigée contre le préjugé rationaliste d'après lequel *l'a priori* est un « *datum* absolu » [Lewis 1929, 211] s'imposant à nous, trouvé en nous et constituant une partie intégrante de la constitution standard et invariante de l'esprit humain⁵. Ainsi que le suggère Lewis, les conceptions traditionnelles de *l'a priori* ont indûment attribué à *l'a priori* des traits propres au « donné » [*given*] pour la raison qu'elles ont mal tracé la distinction entre donné et concept⁶. Le donné est en effet ce que « l'esprit doit accepter bon gré mal gré » [Lewis 1929, 196] et ce qu'il n'a pas établi. Or, la sensibilité de Lewis aux développements scientifiques de son époque et à leur importance philosophique l'a alors convaincu que *l'a priori* et les catégories ne pouvaient être tenues pour nécessaires au sens d'une nécessité inéluctable qui n'admettrait aucune alternative intelligible. Une conception adéquate de *l'a priori* doit au minimum se donner pour ambition de rendre justice, d'une manière ou d'une autre, à la possibilité et à l'existence de variétés, historiquement et anthropologiquement attestées, de systèmes de principes *a priori* et catégoriaux.

La reconception de *l'a priori* par Lewis conjugue une critique de toute réification de *l'a priori* et de l'esprit et une entente pratique de *l'a priori* :

L'a priori a son origine dans un acte de l'esprit. Il a en quelque sorte le caractère d'un *fiat* et ressemble, à certains égards, au choix délibéré. *L'a priori* est une possession singulière de l'esprit car il porte la marque de la création par l'esprit. Et le critère de la créativité n'est pas l'inévitabilité mais son exact opposé : l'absence d'impulsion et la présence d'alternatives au moins concevables. [Lewis 1929, 213]

L'a priori n'a pas son origine dans l'esprit comme un élément de sa constitution standard et invariante mais comme l'un des fruits ou résultats de sa nature active et comme une attitude que l'esprit lui-même adopte à l'égard de ce qui lui est donné dans l'expérience. Cette nature active est telle qu'aucun ensemble de principes *a priori* ou catégoriaux n'est constitutif de l'esprit humain, de même qu'aucun système de facultés ou de pouvoirs ne limite ou ne circonscrit par avance ce dont l'esprit est capable et, plus particulièrement, ce qu'il est capable de comprendre [Lewis 1929, 22, 34, 92, 233–234].

5. L'essai de 1923 ainsi que toute la séquence argumentative de [Lewis 1929, 206–213] sont clairement dirigés contre le « pragmatisme absolu » de J. Royce et sa notion de « modes absolus de l'activité rationnelle ».

6. Voir [Royce 1913, § 21, 122] pour un exemple d'une telle confusion. Concernant l'influence de Royce sur Lewis, voir notamment [Lewis 1968, 5], [Lewis 1970, 4], [Murphy 2005, 26–33, 43, 48] et [Kegley 2016].

Des considérations relevant traditionnellement du thème de la raison pratique s'avèrent donc décisives. Nos principes *a priori* et catégoriaux constituent des attitudes de l'esprit et des « manières catégoriques d'agir » à l'égard de ce qui est donné dans l'expérience et dont la signification repose dans leurs conséquences empiriques et pratiques [Lewis 1929, 30–31]. Or, on ne saurait adopter une attitude ou agir d'une certaine manière là où il n'y a pas de place pour des attitudes ou des manières d'agir alternatives. De ce fait, il n'y a rien de tel que des principes *a priori* et catégoriaux sans alternative intelligible⁷. Cette conception « pratique » (et non pas seulement « pragmatique ») de l'*a priori* constitue une pièce maîtresse de la conception « pragmatique » de l'*a priori* en même temps qu'elle mène à une variété singulière de pluralisme. En effet, ce pluralisme ne se réduit ni à une version du pluralisme conventionnaliste d'un Carnap d'après lequel les différences entre systèmes catégoriaux se trouvent n'être ultimement que des différences entre systèmes de conventions, ni à un pluralisme logique ou « aléthique » d'après lequel les relations entre systèmes catégoriaux sont évaluables en termes de vérité ou de fausseté et de contradiction [Lewis 1929, 268–270], ni même à un pluralisme des points de vue adoptés sur le monde. Puisque les principes *a priori* et catégoriaux sont des manières d'agir et des attitudes, il faut comprendre que le pluralisme de Lewis est un pluralisme pratique : les différences entre différents systèmes catégoriaux sont des différences entre systèmes d'attitudes ou manières d'agir à l'égard de ce qui est donné [Narboux 2004].

La seconde erreur majeure des conceptions traditionnelles de l'*a priori* peut être caractérisée comme suit : quoique ces conceptions aient compris que l'*a priori* est indépendant de l'expérience et se définit en termes d'anticipation, elles n'ont pas su voir que l'indépendance à l'égard de l'expérience de l'*a priori* ne signifie pas que l'*a priori* consiste à imposer des limites à l'expérience en prescrivant une forme à ce qui peut être donné dans l'expérience. En d'autres termes, et le grief s'adresse tout particulièrement à Kant et ses continuateurs, l'erreur est de considérer qu'il existe quelque chose comme des principes synthétiques *a priori*, i.e., un *a priori* constitutif de la forme de l'expérience⁸. Dans l'essai de 1923, l'argument de Lewis est laconique. Aussi, ferons-nous appel aux développements de *Mind and the World Order* qui déplie ce qui, alors, recevait encore une expression dense et presque sibylline. Les éléments principaux de la critique de Lewis se trouvent dans sa discussion de la solution

7. Même si Lewis reprend la caractérisation qu'offre Royce des catégories comme « manières d'agir », il n'en reste pas moins que, de son point de vue, le « pragmatisme absolu » ne rend pas justice à la dimension pluraliste contenue dans cette caractérisation des catégories. Voir également [Lewis 1929, 101–102], [Murphey 2005, 34] et [Kegley 2016, 228–229].

8. On rencontre encore aujourd'hui cette confusion de la notion d'indépendance à l'égard de l'expérience avec la notion de limites de l'expérience ; voir, par exemple, [Kitcher 2000, 77].

kantienne au problème de l'applicabilité de l'*a priori* à l'expérience [Lewis 1929, 215–225].

Selon l'interprétation qu'en propose J. Royce, « la déduction [*transcendantale*] kantienne est le portail qui mène à la demeure de la philosophie moderne » [Royce 1919, 5] pour la raison notamment qu'elle constituait une réponse à une nouvelle sorte de problématique sceptique :

[si l'expérience est indépendante de notre volonté] quelle garantie *a priori* y a-t-il alors que nos manières de concevoir les choses sont bien assurées ? Pourquoi le monde naturel réel ne pourrait-il pas simplement ignorer nos catégories ? [...] Pourquoi l'inintelligible ne pourrait-il pas arriver ? Pourquoi l'expérience ne pourrait-elle pas se défaire des formes de mon intellect ? Pourquoi le chaos ne pourrait-il pas arriver à tout moment ? Qu'un tel chaos n'arrive pas, ce n'est en soi qu'un fait simplement empirique, qui n'est ni *a priori* ni nécessaire. [Royce 1919, 23]

La déduction transcendantale a précisément pour fin de dissiper la sorte d'anxiété transcendantale dont ces questions sont l'expression. Elle doit nous assurer que « les faits objectifs de ce que nous appelons nature ne transgresseront en réalité jamais les limites que notre intellect a établies » [Royce 1919, 24]. Royce résume ensuite la solution de Kant de la sorte :

Nous, hommes, n'avons jamais affaire ou ne pouvons jamais avoir affaire à des faits qui sont totalement indépendants de notre nature. Nous ne connaissons pas les choses telles qu'elles pourraient exister en et par elles-mêmes. [...] Au contraire, nous avons affaire aux phénomènes, aux faits tels qu'ils nous apparaissent. [Royce 1919, 24]

Aux yeux de Royce et de Lewis, la déduction transcendantale a pour objectif d'assurer que les catégories sont légitimes dans leur fonction d'établir un ordre qui, en même temps qu'il s'impose à nous, est un ordre s'imposant à l'expérience. Un tel ordre doit garantir que rien ne puisse être rencontré dans l'expérience qui soit inconcevable, i.e., que nos concepts et catégories ne rendent intelligible. La réponse kantienne au problème sceptique consiste alors pour une part essentielle à avancer que les catégories ne s'appliquent pas à une réalité pleinement indépendante mais aux phénomènes [Lewis 1929, 214, 219]. Ainsi, les limitations actives que sont les catégories se trouvent devancées par les limitations passives de la sensibilité de sorte que « ce qui ne peut être pensé de manière valide sous les catégories ne peut pas [*non plus*] être donné dans l'intuition. [...] Les limitations du penser sont aussi les limitations du sentir » [Lewis 1929, 214].

L'interprétation par Royce de la déduction transcendantale est, dans ses grands traits, reprise par Lewis qui emploie jusqu'aux termes mêmes dans lesquels Royce formule « le problème de l'*a priori* » [Lewis 1929, 196, 213, 219, 225], i.e., le problème de l'applicabilité de l'*a priori* (et *a fortiori* des catégories)

à l'expérience en tant qu'elle en est indépendante et à toute expérience future. Il ne faudrait néanmoins pas en conclure que, pour Lewis, le problème de l'*a priori* est *in fine* un problème réel appelant une solution.

L'une des thèses majeures du chapitre 7 de *Mind and the World Order* est en effet que la déduction transcendantale entendue comme solution au problème de l'*a priori* est superflue : « l'esprit peut limiter la réalité (au seul sens requis par la validité des catégories) sans par là limiter l'expérience » [Lewis 1929, 215]. L'applicabilité des catégories à l'expérience ne requiert pas des catégories qu'elles limitent l'expérience possible mais seulement qu'elles soient constitutives des limites de la réalité ou, plus précisément, de ce qui, dans un contexte donné, compte comme réel ou irréel eu égard à une catégorie déterminée. Les catégories sont des catégories du réel et de l'irréel, non des catégories de l'expérience (qui, « telle qu'elle nous parvient, contient non seulement le réel mais aussi tout le contenu des illusions, des rêves, des hallucinations et des erreurs »). Tel est le traitement par Lewis du problème auquel répond la déduction transcendantale kantienne. Sous une formulation condensée, on en trouve déjà une version à la fin de l'essai de 1923 :

Notre connaissance de [la] validité [des catégories] est simplement la conscience de nos propres manières fondamentales d'agir et de nos propres intentions intellectuelles⁹. (cf. *infra*, p. 203)

Déplions l'argumentation sous-tendant cet aspect de la position de Lewis.

L'une des prémisses cruciales est l'affirmation que la notion de réel ou de réalité n'est pas univoque [Lewis 1929, 9–11, 55, 225, 350], [Lewis 1970, 16] : ce qui est réel dans une catégorie (par exemple, la catégorie du physique) peut être classé comme irréel dans une autre catégorie (par exemple, la catégorie du psychologique). Par ailleurs, tout contenu d'expérience est réel dans une catégorie ou dans une autre, c'est-à-dire, peut être rendu intelligible en étant classé sous la rubrique de l'une ou l'autre de nos catégories. En un mot, « rien n'est réel dans toutes les catégories ; tout est réel dans quelque catégorie » [Lewis 1929, 322].

L'ambiguïté systématique du réel et de l'irréel court-circuite la position du problème de l'*a priori* :

Ce qui n'est pas une réalité d'une sorte est une réalité d'une autre sorte ; ce que nous ne comprenons pas d'une manière, nous le comprendrons d'une autre. [Lewis 1929, 263]

Il s'ensuit que l'applicabilité universelle de l'*a priori* et des catégories à l'expérience est satisfaite dans tous les cas, « no matter what¹⁰ ». Le commentaire que N. Goodman propose de cet argument dans son hommage à C. I. Lewis [Goodman 1972] est éclairant :

9. Voir aussi l'essai « Realism and Subjectivism » (1913), [Lewis 1970, 37–39].

10. Au vieux problème de l'*a priori*, Lewis substitue un nouveau problème de l'*a priori* : « La question de la possibilité de la connaissance *a priori* n'est pas le problème : comment pouvons-nous savoir par avance qu'une expérience qui ne serait

Comment pouvons-nous être sûrs que ce qui se présente à nous se prêtera à l'ordonnancement que nous avons inventé ? À peu près de la même manière, répond Lewis, que je peux être sûr que mon système d'archivage (aussi misérable soit-il) s'arrangera de toute ma correspondance. Il était jadis un poète qui disposait d'un système d'archivage comprenant quatre dossiers respectivement étiquetés « Factures impayées », « Notifications de refus », « Lettres d'amour » et « Divers ». Il disposait d'une place pour tout ce qu'il lui serait possible de recevoir. Quelques années plus tard, quand l'un des ses poèmes fut accepté, il apporta une amélioration mineure à son système en ré-étiquetant le dossier des divers par « Acceptés » et en jetant le reste de son contenu dans la corbeille à papier. Mais ce ne fut que par commodité. La corbeille à papier devint alors une partie intégrante de son système d'archivage. L'essentiel est qu'aussi longtemps que le système d'archivage contient un dossier « divers » ou une corbeille à papier, nous ne serons jamais perdus. Aucun démon ne peut nous contrarier en produisant quelque chose qui ne rentrera nulle part. Que tout ce que nous rencontrerons entrera dans notre schème dépend non pas d'une supposition à propos de ce que nous pourrions rencontrer mais seulement d'une attention suffisante dans l'élaboration de notre schème, le dotant en particulier d'une corbeille à papier. [Goodman 1972, 417], traduction dans [Kammer & Wagner 2018, 15]

Cette parabole a pour objet de signifier que rien d'absolument « inintelligible » ne saurait confondre notre système de catégories puisque l'« inintelligible » est lui-même « une sorte de catégorie, une case temporaire [*a temporary pigeon-hole*] dans laquelle sont rangés des items susceptibles d'une classification ultérieure » [Lewis 1929, 225]. Il n'y a, de ce fait, d'inintelligible que relativement à un système de catégories, donc catégorisable, fût-ce à titre provisoire dans la catégorie du fourre-tout, la « *scrap-basket category* » [Lewis 1929, 350]. En d'autres termes, le concept d'une expérience qui serait absolument et intégralement inintelligible n'a pas le moindre sens puisque c'est le concept d'une expérience que nous ne pouvons pas concevoir du tout, donc ce n'est pas un concept du tout.

L'argument par lequel Lewis doit nous convaincre qu'il n'y a aucun problème véritable d'applicabilité de l'*a priori* et des catégories à l'expérience et, de là, aucune nécessité à poser des limites de l'expérience possible, consiste donc à reconduire ce problème au scénario sceptique qui le motive puis à montrer que ce scénario ne saurait avoir le sens escompté. Cet argument trouve

pas conforme à nos principes catégoriaux est impossible ? C'est le problème suivant : comment savons-nous par avance que, si elle ne se conforme pas à nos principes, elle ne sera pas véridique ou ne sera pas réelle selon l'une des catégories en question ? » [Lewis 1929, 224].

une première formulation dans notre essai, appliqué à « l'exemple traditionnel par excellence de l'*a priori* » que sont les lois logiques. Il est alors formulé contre l'idéaliste qui nous « invite à trembler devant le spectre de l'«illogique» afin que nous puissions par après nous réjouir d'en être sauvés grâce à la dépendance de la réalité à l'égard de l'esprit¹¹ ». Puisque, tel qu'utilisé par l'idéaliste, « illogique » est « un pur croquemitaine, un mot dépourvu de signification » [*a pure bogey, a word without meaning*], le spectre de l'illogicité n'a, de ce fait, nullement besoin d'être conjuré. Plus généralement, l'argument contre la nécessité de poser des limites de l'expérience possible peut être résumé de la sorte :

C'est une proposition identique [i.e., analytique] qu'aucune expérience ou réalité concevable n'excède nos pouvoirs de conception. Ce qui excède nos pouvoirs de conception n'a pas signification ; le mot qui est supposé le dénoter est une syllabe dénuée de sens. L'expérience ne requiert pas d'être limitée afin que nous soyons à même de la comprendre ; nous pouvons comprendre *n'importe quoi* d'une manière ou d'une autre. [Lewis 1929, 219]

Au total, l'argument contre la confusion de la notion d'indépendance à l'égard de l'expérience avec la notion de limites de l'expérience possible est en même temps un argument en faveur de la thèse (3) énoncée en ouverture de *Mind and the World Order*, à savoir, sous une formulation alternative, que « le problème de la “déduction des catégories” peut être affronté sans aucune supposition métaphysique à propos d'une disposition préétablie [*preestablished amenability*] de ce qui est indépendant de l'esprit à l'égard de l'ordre catégorial [façonné par l'esprit] » [Lewis 1929, 38].

Un problème demeure cependant en suspens : l'*a priori* et les catégories sont compris comme « nos manières catégoriques d'agir » ou nos « attitudes catégoriques de l'esprit¹² », historiquement et socialement constituées. « Catégorique » s'entend par contraste avec « hypothétique » en ce sens que, conformément à la distinction kantienne entre impératif catégorique et impératif hypothétique, nos principes *a priori* et catégoriaux sont inconditionnés et relèvent d'un certain arbitraire dans la mesure où ils ne sont littéralement déterminés par rien « sinon par certaine exigence ou finalité de l'esprit lui-même » [Lewis 1929, 267]. Face à une modification suffisamment générale du cours de l'expérience (si, par exemple, des phénomènes spiritiques pouvaient être photographiés), l'esprit ne se trouverait en rien déterminé par l'expérience à refondre ses catégories (par exemple, celle de matière, de corps et de physique) :

Face à de tels problèmes, l'esprit ne se trouve contraint par rien, sinon par ses propres fins et besoins. Je *peux* catégoriser l'expérience comme je le veux. (cf. *infra*, p. 201)

11. Ce passage est repris dans [Lewis 1929, 246].

12. Voir les § 3 et 5 de l'essai de 1923.

Mais alors l'*a priori* et les catégories ne sont-ils pas arbitraires au sens non plus où ils relèveraient de la liberté de l'esprit mais au sens où ils seraient déterminés de manière capricieuse, la liberté de l'esprit se réduisant à une sorte de liberté d'indifférence [voir Lewis 1929, 237, 267]? La réponse est énoncée dès l'ouverture de l'essai de 1923 :

l'*a priori* représente [...] une stipulation de l'esprit lui-même, [...] qui pourrait être effectuée d'une autre manière si elle convenait à nos tendances ou à nos besoins. (cf. *infra*, p. 195)

En d'autres termes, l'*a priori* et les catégories répondent à des « critères du type général que l'on peut qualifier de pragmatique » [Lewis 1929, 239], c'est-à-dire des critères liés à la satisfaction de besoins, de fins et d'intérêts spécifiquement humains. Le point est explicitement affirmé dans le cas des lois logiques : si on ne peut plus nier la possibilité et l'existence d'une pluralité de systèmes logiques tous également consistants dans leurs propres termes et si « la consistance interne » d'un système logique n'est pas un critère pour déterminer quel système énonce les principes de l'inférence valide [Lewis 1970, 11–12, 374–375], cela signifie que le problème de la détermination des principes de l'inférence valide « ne reçoit aucune solution au sein de la logique » [Lewis 1970, 12]. Les lois logiques étant *a priori*, un tel problème ne peut recevoir de solution qu'« en se fondant sur des motifs pragmatiques de conformité aux tendances humaines et de commodité intellectuelle ». La reconception pragmatique de l'*a priori* et des catégories à laquelle s'attelle Lewis ne fait cependant pas fond sur une notion étroitement biologique ou utilitariste des besoins, fins et intérêts spécifiquement humains :

Certaines fins importantes, telle que l'économie et la consistance intellectuelle, la complétude en termes de compréhension et la simplicité dans l'interprétation, occupent une place si élevée pour la satisfaction à long terme de nos besoins en général qu'elle prévalent légitimement sur toute fin simplement personnelle ou transitoire. [Lewis 1929, 267, 247–248]¹³

Les aspects pratiques et pragmatiques de la conception lewisienne de l'*a priori* et des catégories s'articulent de la manière suivante [voir Narboux 2004] : un système de principes *a priori* et catégoriaux est un système d'attitudes et de manières d'agir catégoriques ; il n'est pas d'attitudes et de manières d'agir qui n'admettent d'alternative intelligible ; or, seuls des fins et intérêts spécifiquement humains peuvent discriminer entre des manières d'agir et des attitudes ; donc, seuls des motifs relevant de fins et d'intérêts spécifiquement humains sont susceptibles de distinguer entre des systèmes de principes *a priori* et catégoriaux différents « qui sont, les uns et les autres, tout aussi objectifs et valides » [Lewis 1929, 271].

Concluons cette présentation. À première vue, C. I. Lewis est l'exemple paradigmatique du philosophe qui adhère à un certain nombre de « mythes »,

13. Sur ce point, voir [Baldwin 2013, 207].

dont le mythe du donné (identifié et critiqué par Sellars), et de « dogmes », dont le dogme de la dichotomie entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques (identifié et critiqué par White, Goodman et Quine) et le dogme de la distinction entre schème et contenu (identifié et critiqué par Davidson), sur la critique desquels la philosophie analytique contemporaine et le kantisme analytique se sont constitués¹⁴. Or, ce « mythe » et ces « dogmes » revêtent un rôle architectonique dans le pragmatisme conceptuel de Lewis¹⁵. On trouverait là une raison sinon une cause du relatif oubli dont a été victime Lewis jusqu'à récemment. Pourtant, hériter d'un philosophe ne signifie pas nécessairement hériter de son système. En d'autres termes, le legs de C. I. Lewis ne se mesure pas aux critiques qui, à bon droit, lui ont été adressées mais à la pérennité de certains de ses aperçus cruciaux dans l'œuvre de philosophes ultérieurs. On pourrait ainsi faire remarquer que « Une conception pragmatique de l'*a priori* » constitue la première ébauche d'un ouvrage qui initiera une tradition revisitant certains thèmes et problèmes hérités de Kant, alternative à celle initiée par les travaux de Strawson, ou que le pragmatisme conceptuel de Lewis contribua de manière décisive à façonner les versions de pragmatisme qu'on trouve dans les œuvres de Quine, Sellars, Rorty ou Brandom [Pinkard 2018, 6].

Par cette première traduction en langue française de « A pragmatic conception of the *a priori* » (qui est, à notre connaissance, la première traduction d'un écrit de C. I. Lewis en langue française), nous espérons contribuer à la redécouverte, dans le paysage francophone¹⁶, d'une œuvre dont l'empreinte marqua durablement et marque encore le paysage de la philosophie contemporaine.

Bibliographie

BALDWIN, Thomas [2013], C. I. Lewis and the analyticity debate, dans *The Historical Turn in Analytic Philosophy*, édité par E. H. Reck, Londres : Palgrave Macmillan UK, 201–227, doi : 10.1007/978-1-137-30487-2_9.

BANDINI, Aude [2012], Les racines du « donné » : le débat pré-sellarsien, *Les Études philosophiques*, 103(4), 455–480, doi : 10.3917/leph.124.0455.

14. Autant il existe un certain consensus parmi les commentateurs concernant la centralité des deux dogmes énoncés dans la pensée de C. I. Lewis, autant son adhésion au mythe du donné est controversée. L'une des raisons en est que la position de C. I. Lewis peut elle-même être interprétée comme une critique d'un certain mythe du donné, c'est-à-dire le mythe d'une connaissance intuitive ou d'une « connaissance par accointance » ; sur ce point, voir [Lewis 1929, chap. 2]. En réalité, il y a sans doute autant de versions du mythe du donné que de critiques du mythe du donné.

15. Concernant la dichotomie entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques, voir la remarque de Lewis dans [Lewis 1968, 659].

16. Voir également les travaux récents suivants : [Narboux 2004], [Engel 2006], [Benoist 2009], [Bandini 2012], [Ehram 2017] et [Kammer & Wagner 2018].

- BENOIST, Jocelyn [2009], *Sens et sensibilité. L'intentionnalité en contexte*, Paris : Le Cerf.
- CORCORAN, John [2006], C.I. Lewis : History and philosophy of logic, *Transactions of the Charles S. Peirce Society : A Quarterly Journal in American Philosophy*, 42(1), 1–9, doi : 10.1353/csp.2006.0005.
- DREBEN, Burton & VAN HEIJENOORT, Jean [1986], Introductory note to 1929, 1930 and 1930a, dans *Kurt Gödel : Collected Works, volume 1 (1929-1936)*, édité par S. Feferman, J. W. Dawson, W. Goldfarb, Ch. Parsons & W. Sieg, New York : Oxford University Press, 44–59.
- EHR SAM, Raphaël [2017], Le catégoriel chez Emil Lask et Clarence Irving Lewis : un essai de comparaison, *Les Études philosophiques*, 173(3), 421–436, doi : 10.3917/leph.173.0421.
- ENGEL, Pascal [2006], Quine et le retour de l'*a priori*, dans *Lire Quine. Logique et ontologie*, édité par J.-M. Monnoyer, Paris : L'Éclat, 159–184.
- FRANCO, Paul L. [2020], Hans Reichenbach's and C.I. Lewis's Kantian philosophies of science, *Studies in History and Philosophy of Science Part A*, 80, 62–71, doi : 10.1016/j.shpsa.2019.03.005.
- GOODMAN, Nelson [1972], Snowflakes and wastebaskets, dans *Problems and Projects*, Indianapolis ; New York : Bobbs-Merrill, 416–419.
- KAMMER, Quentin & WAGNER, Henri [2018], Le legs de C. I. Lewis : de *Mind and the World Order* à la nouvelle énigme de l'induction de N. Goodman, *Philosophie*, 137(2), 3–13, doi : 10.3917/philo.137.0003.
- KEGLEY, Jacquelyn Ann K. [2016], Josiah Royce and C. I. Lewis : Teacher and student with many shared affinities, *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 52(2), 220–238, doi : 10.2979/trancharpeirsoc.52.2.06.
- KITCHER, Philip [2000], *A priori* knowledge revisited, dans *New Essays on the A Priori*, édité par P. Boghossian & Ch. Peacocke, Oxford : Oxford University Press, 65–91, doi : 10.1093/0199241279.003.0004.
- LEWIS, Clarence Irving [1912], Implication and the algebra of logic, *Mind*, 21(84), 522–531, doi : 10.1093/mind/XXI.84.522.
- [1914], The calculus of strict implication, *Mind*, 23(1), 24–247, doi : 10.1093/mind/XXIII.1.240.
- [1917], The issues concerning material implication, *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, 14(13), 350–356, doi : 10.2307/2940255.

- [1918], *A Survey of Symbolic Logic*, Berkeley : The University Chicago Press.
- [1929], *Mind and the World Order. Outline of a Theory of Knowledge*, New York : Dover.
- [1968], Replies to my critics, dans *The Philosophy of C. I. Lewis*, édité par P. A. Schilpp, La Salle : Open Court, *The Library of Living Philosophers*, t. VIII, 653–676.
- [1970], *Collected Papers of Clarence Irving Lewis*, Stanford : Stanford University Press, édité par J.D. Goheen & J.L. Mothershead Jr.
- MURPHEY, Murray [2005], *C. I. Lewis : The Last Great Pragmatist*, Albany : SUNY Press.
- NARBOUX, Jean-Philippe [2004], La conception pragmatique de l'*a priori* et du non-sens, dans *L'Action en philosophie contemporaine*, édité par St. Haber, Paris : Ellipses, 242–256.
- PINKARD, Terry [2018], Conceptualistic pragmatism, *European Journal of Pragmatism and American Philosophy*, X(2), en ligne, doi : 10.4000/ejppap.1338.
- POST, Emil L. [1921], Introduction to a general theory of elementary propositions, *American Journal of Mathematics*, 43(3), 163–185, doi : 10.2307/2370324.
- QUINE, Willard Van Orman [1934], Lectures on Carnap, dans *Dear Carnap, Dear Van : The Quine-Carnap Correspondence and Related Works*, édité par R. Creath, Chicago ; Londres : University of California Press, 47–103, 1990.
- REICHENBACH, Hans [1920], *The Theory of Relativity and A Priori Knowledge*, Los Angeles : University of California Press, trad. fr., édition et introduction par Maria Reichenbach, 1965.
- [1935], L'empirisme logistique et la désagrégation de l'*a priori*, dans *Actes du Congrès international de philosophie scientifique*, Paris : Hermann, t. 1 : Philosophie scientifique et empirisme logique, 28–35.
- ROYCE, Josiah [1913], The principles of logic, dans *The Encyclopædia of the Philosophical Sciences*, édité par A. Ruge & W. Windelband, Londres : MacMillan, t. 1 : Logic, 67–135.
- [1919], *Lectures on Modern Idealism*, New Haven : Yale University Press, édité par J. Loewenberg.
- SHIEH, Sanford [s. d.], *Necessity Regained*, inédit.

WHITEHEAD, Alfred North & RUSSELL, Bertrand [1910-1913], *Principia Mathematica*, Cambridge : Cambridge University Press.